
Des Américains dans la guerre du Rif

William Dean

Traducteur : Valérie Caniart



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rha/2393>

ISBN : 978-2-8218-0504-0

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2007

Pagination : 46-55

ISSN : 0035-3299

Ce document vous est fourni par Université Paris Nanterre



Référence électronique

William Dean, « Des Américains dans la guerre du Rif », *Revue historique des armées* [En ligne], 246 | 2007, mis en ligne le 29 août 2008, consulté le 08 septembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/rha/2393>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Des Américains dans la guerre du Rif

William Dean

Traduction : Valérie Caniart

NOTE DE L'AUTEUR

Avertissement : les opinions développées dans cet article ne reflètent aucunement celles du gouvernement des États-Unis, du ministère de la Défense, de l'armée de l'Air (et de son école) américains et engagent la seule responsabilité de l'auteur.

- 1 En 1900, la France s'engageant militairement au Maroc, y conduisit des campagnes jusqu'au milieu des années 1930. Deux générations d'officiers français y forgèrent leur expérience. Presque simultanément, de la veille de la Première Guerre mondiale jusqu'aux années 1920, l'Espagne, quant à elle, mena des campagnes dans le nord du pays. La composition des troupes françaises fut variée, allant de la Légion étrangère aux soldats tunisiens, algériens et de l'Afrique de l'Ouest, sans oublier les troupes métropolitaines. Au cours de l'entre-deux-guerres, les forces françaises furent donc très sollicitées, en raison des embarrassants mandats sur le Liban et la Syrie et de l'occupation de la Rhénanie. Il n'aurait pas été étonnant que le gouvernement français se fût éventuellement tourné vers des troupes mercenaires pour intervenir dans la guerre du Rif (1921-1926). Devenant un théâtre d'opérations important, l'armée des États-Unis commença à s'intéresser à cette campagne.

Contexte

- 2 À la fin de la Grande Guerre, la France, exsangue, démobilisa rapidement une grande partie de son armée. Elle obtint néanmoins des mandats au Moyen-Orient et reprit ses opérations au Maroc. De 1919 à 1924, année de la victoire du Cartel des gauches, le gouvernement français, conservateur et nationaliste, mena une politique revancharde envers l'Allemagne en contenant la République de Weimar. Au Maroc, le maréchal Hubert

Lyautey, fondateur de cette colonie en 1912, obtint suffisamment de troupes pour entreprendre de petites avancées à travers des offensives limitées, sans toutefois aider les Espagnols, écrasés à la désastreuse bataille d'Anoual (en juillet 1921), et qu'il considérait comme des ennemis potentiels. De plus, il ne croyait pas que le nouveau leader rifain, Abd el-Krim, puisse représenter une menace. Cependant, en avril 1925, les Rifains lancèrent une offensive contre le Maroc français, inquiétant ainsi le nouveau gouvernement de Paul Painlevé qui ne trouva qu'un seul moyen de réagir à ce revirement stratégique.

- 3 Au début des années 1920, deux présidents dirigèrent les États-Unis, Warren Harding, qui mourut avant la fin de son mandat, et Calvin Coolidge. Dans les premières années qui suivirent la fin de la Grande Guerre, les relations franco-américaines furent plutôt cordiales. Les États-Unis menaient une politique isolationniste illustrée par le refus du Sénat américain d'entrer à la Société des Nations. En 1923, après la crise de la Ruhr, ils furent obligés de s'impliquer lourdement dans le financement des réparations de guerre de l'Allemagne avec les plans *Dawes* et *Young*. Le sentiment général était que la Grande Guerre aurait dû être la « der des der ». Les effectifs de leur armée furent drastiquement réduits et la seule opération menée à cette période fut la guerre des Bananes en Amérique latine. Les officiers américains suivirent donc les guerres en dehors de leur propre hémisphère.

Le capitaine Charles Willoughby et la guerre du Rif

- 4 Charles Willoughby (1892-1972), fils d'un baron allemand et d'une mère américaine, s'engagea dans l'armée des États-Unis où il devait atteindre le grade de major général et servir au cours de la Deuxième Guerre mondiale, sous les ordres du général Douglas MacArthur, comme chef du bureau de renseignement pour la zone Pacifique du Sud-Ouest. Dans les années 1920, Willoughby était capitaine dans les services de renseignement et avait déjà beaucoup voyagé : notamment en Espagne et au Maroc. Au moment de la guerre du Rif, il eut l'opportunité de rencontrer Francisco Franco. Grand admirateur de ce dernier et de Benito Mussolini, Willoughby pouvait être considéré comme un pro fasciste. Dans l'armée américaine, il était sûrement celui qui était le plus à même de commenter la guerre du Rif.
- 5 En août 1925, Willoughby publia un article sur ce sujet, pour le journal de l'infanterie, dans lequel il comparait les méthodes françaises et espagnoles au cours de la guerre et analysait cette guerre sous l'angle de la lutte raciale : « *Une foule d'hommes noirs et de couleurs avait été précipitée contre des hommes blancs, d'Ypres jusqu'à Bagdad, théâtres d'opérations sur lesquels ils avaient appris à les tuer. Les races assujetties avaient découvert une étrange vérité : les suzerains blancs, ces insondables maîtres de leurs destinées, s'étaient opposés les uns aux autres. Les demi-dieux avaient chu de leurs piédestaux séculaires et avaient été réduits à des fragments d'argile.* » S'ensuivaient alors les arguments suivants : « *Il y a peu de temps encore, les Empires coloniaux étaient fondés sur une légende, la légende de l'invincible homme blanc. Il n'est pas bon de détruire ce mythe, de toucher au piédestal sur lequel reposait le demi-dieu depuis tant de siècles.* » Willoughby voyait la guerre du Rif plutôt comme un éventuel moyen de préserver la suprématie de l'homme blanc et les Empires coloniaux occidentaux en luttant brutalement contre la population rifaine. Il écrivait : « *Seule une guerre agressive, conduite jusqu'au cœur de leur pays par des expéditions punitives incendiant les villages, détruisant les réserves de blé et dispersant les troupeaux, pourrait accomplir la subordination des tribus rebelles.* » Pour se faire, Willoughby suggéra l'utilisation de chars, de voitures

blindées, de lance-flammes et de gaz. Les Espagnols, aidés par l'armée allemande et l'industrie, construisirent des usines pour la fabrication de gaz en Espagne et au Maroc. Des milliers de tonnes de gaz moutarde furent ainsi répandus sur des villages marocains.

- 6 Dans cet article, où il comparait les procédés français et espagnols, Willoughby estimait que l'administration et les opérations françaises étaient plus efficaces. Dans sa réflexion sur le désastre d'Anoual, il critiquait l'utilisation exagérée des blockhaus par les Espagnols et leur manque d'esprit d'offensive. Willoughby indiquait qu'entre 1923 et 1924, les Espagnols avaient amélioré leur efficacité offensive sur terre et commençaient à mieux intégrer la force aérienne. Cependant, d'après lui, les Français restaient les meilleurs dans la guerre coloniale, ceci s'expliquant par leur longue expérience en Algérie et en Tunisie. Ils avaient su préserver l'autorité du Sultan et s'appuyer sur l'administration indigène. Mais il estimait qu'ils avaient commis les mêmes erreurs militaires que les Espagnols en utilisant un système fortifié dans l'oued Ouergha, bien que cela ait été compensé par l'emploi de *groupes mobiles*¹. Au moment où Willoughby écrivait, les Français, sur la défensive, protégeaient un large front avec très peu de troupes. Willoughby, qui soutenait alors qu'une coalition avec les Espagnols permettrait la défaite d'Abd el-Krim, ne savait sans doute pas encore que le maréchal Philippe Pétain, le nouveau chef d'état-major des armées, venait de signer une alliance avec l'Espagne et de planifier une coalition et des opérations combinées pour venir à bout de la République rifaine. Willoughby avait alors la certitude qu'avec Pétain et l'augmentation de leurs effectifs, les Français parviendraient à défaire les forces d'Abd el-Krim. Son analyse, davantage guidée par des théories raciales assez rebutantes que par la seule analyse militaire, possédait cependant une finesse pénétrante.

La France face à un dilemme stratégique

- 7 En 1925, la France, manquant d'effectifs militaires dans l'arme aérienne, envisagea, comme solution partielle, de faire appel à un petit groupe de pilotes aventureux. C'est ainsi que fut constituée l'escadrille chérifienne composée de mercenaires américains. Mais il est nécessaire, avant de développer ce point, de rappeler brièvement le dilemme stratégique qui se posait à la France ainsi que la situation au Maroc.
- 8 Au moment où Abd el-Krim lançait son offensive contre les positions françaises dans l'oued Ouergha, les Français avaient pour principal objectif stratégique le continent européen. Au printemps 1925, les militaires français considéraient encore l'Allemagne comme la plus grande menace. Les forces françaises furent donc surprises par l'avancée des Rifains jusqu'à 20 kilomètres de Fez et l'investissement des deux tiers de leurs fortins. Dans un premier temps, le résident-général Hubert Lyautey proclama que la capitale avait été sauvée par l'aviation française au Maroc, commandée par le colonel Paul Armengaud, mais très vite il réclama des renforts. Trois mois après l'offensive d'Abd el-Krim, les Druzes se soulevaient en Syrie et au Liban. La France devait donc faire face sur deux théâtres d'opérations majeurs dans un contexte de crise politique.
- 9 Les premiers soldats arrivant au Maroc provenaient des garnisons voisines, situées en Algérie et en Tunisie, bientôt suivis par les *tirailleurs sénégalais*², d'Afrique de l'Ouest. Mais ces forces ne suffisaient pas. Deux divisions furent ainsi prélevées sur l'armée du Rhin : la périphérie (l'Empire colonial) était de fait en train d'affaiblir les efforts de la métropole pour contenir la République de Weimar. Des dizaines de milliers d'hommes durent également être déployées pour soutenir une situation détériorée au Moyen-Orient. Le

gouvernement français privilégia l'aviation pour le Maroc et la Syrie, la force aérienne étant envisagée comme la clé d'une multiplication des forces. Les campagnes aériennes au Maroc et au Levant représentèrent l'emploi le plus considérable des forces aériennes pendant l'entre-deux-guerres. Ceci fut possible car la France possédait jusqu'ici l'une des plus importantes industries d'aviation au monde, et techniquement, l'une des forces aériennes les plus sophistiquées. Cependant, au milieu des années 1920, l'aviation française était devenue désuète et le recrutement des pilotes se tarissait.

- 10 En juillet 1925, le gouvernement français sentant, que la vieille école coloniale incarnée par Lyautey avait échoué, décida de l'envoi du maréchal Philippe Pétain – le héros de Verdun –, pour remplacer le fondateur du Maroc. Pétain, bien déterminé à conduire une campagne conventionnelle et agressive, devait commander une armée plus de deux fois supérieure à celle de Lyautey. Et comme l'aviation faisait partie intégrante des méthodes de guerre quasi industrielle de Pétain, il y eut bientôt plus de 150 avions au Maroc. Il n'est pas surprenant que l'arme aérienne ait occupé une place cruciale dans la campagne puisque son emploi militaire fit ses débuts en 1912 au Maroc (un an après la première utilisation de l'aviation dans la guerre par les Italiens en Italie). À partir de cette période, les avions avaient été employés dans des missions variées allant du renseignement à la surveillance et à la reconnaissance (ISR) ainsi qu'au CAS (« *Close air support* » c'est-à-dire l'appui aérien rapproché) ou encore aux interdictions aériennes, à la logistique et aux secours médicaux. L'aviation française au Maroc et au Levant devint une solution partielle à la crise stratégique de l'été 1925. La seule entrave au développement de l'emploi de l'aviation était le manque crucial de pilotes.

La création de l'escadrille chérifienne

- 11 En avril 1925, le mathématicien républicain Paul Painlevé accédait au pouvoir, à la fois comme président du Conseil et ministre de la Guerre, fonctions qu'il avait déjà occupées pendant les sombres jours de la Grande Guerre. En outre, Painlevé était un ardent défenseur de l'aviation. En 1907, alors que l'aviation n'en était qu'à ses balbutiements et était considérée comme dangereuse, il avait été l'un des premiers hommes politiques français à monter dans l'une de « ces machines volantes ». Pendant la Première Guerre mondiale, il s'était fait l'avocat de la force aérienne et allait devenir, en 1930, le premier ministre de l'Air. Au début du mois de juillet 1925, Painlevé décida d'un changement radical. C'est, en effet, à ce moment qu'un colonel américain, Charles Sweeney, qui avait servi dans la Légion étrangère pendant la Première Guerre mondiale puis dans l'armée américaine, proposa au président du Conseil de créer une escadrille de pilotes américains avec des anciens de l'escadrille Lafayette. Painlevé, puis plus tard le ministre des Affaires étrangères, Aristide Briand, donnèrent leur accord à la création de cette escadrille (d'après un télégramme envoyé à Lyautey le 10 juillet 1925). Toutefois, le gouvernement Painlevé avait prévu que le projet rencontrerait des difficultés d'ordre politique ; aussi, afin d'éviter d'inquiéter le gouvernement isolationniste du président Coolidge, ces aviateurs américains mercenaires devaient être techniquement au service du sultan (ou chérif) Youssouf du Maroc, qui était *de jure* le gouverneur du pays. Ce fut la raison pour laquelle l'unité fut baptisée : escadrille chérifienne. Elle est aussi mentionnée dans certains documents comme escadrille américaine. Initialement les aviateurs américains devaient servir pour un mandat de trois ans, or les archives ne font pas clairement

apparaître si les Français, par le truchement du sultan, avaient envisagé cela comme une solution temporaire ou s'ils avaient espéré étendre le contrat.

- 12 « Cette manifestation de la solidarité américaine, semble particulièrement intéressante en ce moment, et pourrait entraîner en Amérique une propagande favorable à notre camp et réparer en notre faveur le sentiment américain qui soutient Abd el-Krim » put-on lire dans le télégramme envoyé par le Quai d'Orsay à Lyautey le 10 juillet. Aux États-Unis, (particulièrement à gauche), Abd el-Krim était considéré comme un brave républicain nationaliste, opposant une résistance héroïque à une domination européenne rétrograde. Il était également le héros des gauches françaises et espagnoles et la Confédération générale du travail (CGT) lui avait manifesté sa solidarité en organisant une marche de protestation à Paris en novembre 1925. L'Union soviétique, Staline et le *Komintern* lui exprimèrent aussi leur sympathie. Même s'ils devaient travailler pour le sultan, ce fut Paul Painlevé qui décida des grades de ces aviateurs américains (la plupart d'entre eux souhaitaient conserver leur grade porté pendant la Première Guerre mondiale). Le ministère de la Guerre assura le transport des hommes et des avions de la France au Maroc via l'Espagne et celui des Affaires étrangères adressa à Lyautey le dossier de chacun des membres de l'escadrille afin de limiter leur isolement administratif. Deux journalistes furent envoyés avec eux pour rédiger la propagande « *profrançaise* » et « *proaméricaine* » (ce sont exactement les mots employés dans le télégramme) à partir de leurs éventuels exploits héroïques.

Le personnel de l'escadrille chérifienne

- 13 D'après les archives, c'est la quête d'aventure qui amena les aviateurs américains au Maroc. Sans doute essayèrent-ils de recréer le milieu passionnant et l'atmosphère de camaraderie qu'ils avaient connus pendant la Grande Guerre. L'esprit de croisade pour le triomphe de l'homme blanc sur les hommes du Rif ne les habitait pas, contrairement à ce qu'a pu écrire le capitaine Willoughby. Voici un récapitulatif des dossiers personnels de certains d'entre eux :

- Le colonel Charles Sweeny, sorti diplômé de West Point en 1903, quitta l'armée des États-Unis en 1905. Il organisait un corps de volontaires américains pour la Légion étrangère française lorsque la Grande Guerre éclata. Passé du grade de 2e classe à celui de capitaine, il conduisit des assauts de chars dans l'offensive Nivelle. En 1917, Sweeny rejoignit l'armée américaine et quitta l'institution deux ans plus tard avec le grade de lieutenant-colonel.
- Le colonel Charles Kerwood servit dans l'aviation française de 1916 à 1918 et compta 12 victoires à son actif. En février 1918, son avion abattu, il fut fait prisonnier jusqu'à la fin de la guerre. Lieutenant-colonel, il servit au Honduras et en Grèce après la Première Guerre mondiale.
- Le capitaine William Rodgers servit dans l'escadrille Lafayette et remporta huit victoires. À la fin de la Grande Guerre, il s'engagea brièvement dans l'aéronavale américaine.
- Le major Charles Craig fit également partie de l'escadrille Lafayette et remporta quatorze victoires.
- Le capitaine Paul Rockwell, légionnaire pendant la Première Guerre mondiale et blessé dans les tranchées, servit au sein de la mission de presse alliée au quartier général français puis devint correspondant pour le *Chicago Daily News*. En 1925, il était observateur bombardier dans la guerre du Rif. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il servit dans l'armée de l'air américaine en Afrique du Nord, en Sicile et en Europe et obtint le grade de colonel. Il est le seul Américain à avoir été décoré de trois Croix de guerre françaises, au titre de la Première

Guerre mondiale, de la guerre du Rif et de la Seconde Guerre mondiale. Il fut aussi promu commandeur de la Légion d'honneur.

- Le major Austin Gillette Parker, diplômé de Cornwell, originaire d'une grande famille de la côte Est, fit aussi partie de l'escadrille Lafayette.
- Les majors Paul Baer et Granville Pollock remportèrent de multiples victoires en tant que pilotes de l'escadrille Lafayette.

- 14 Nombre de ces hommes, comme Paul Rockwell ou Austin Gillette Parker (qui avait des liens avec la compagnie des rasoirs Gillette) étaient issus de grandes familles et ne se battaient pas pour des raisons financières. Ces hommes avaient tous en commun l'amour du vol et de l'aventure.

Les relations franco-américaines en 1925

- 15 À la fin de la Première Guerre mondiale, les relations franco-américaines étaient fortes, même si l'approche de la politique internationale du président Woodrow Wilson contrastait fortement avec le réalisme rigoureux de Georges Clemenceau. Les électeurs américains et le Sénat répudièrent la politique de Woodrow Wilson après le traité de Versailles. Bientôt, la France ne put plus compter sur les États-Unis pour venir à son aide en cas d'attaque de l'Allemagne. Quand bien même, elle était capable d'agir de façon indépendante depuis la crise de la Ruhr en 1923. C'est après cette crise que les relations franco-américaines se tendirent, les États-Unis pressant la France au sujet des remboursements de la dette contractée auprès d'eux pendant la guerre puis, en 1924, le plan Dawes ajusta les réparations allemandes dues à la France, ce qui eut pour effet qu'elle reçut un dédommagement réduit d'autant. En France, tant les élites que le peuple, commençaient à parler des États-Unis comme de « l'oncle Shylock ». Le mécontentement français envers les Américains était alimenté par l'afflux de touristes à Paris, favorisé par un franc dévalué et un dollar fort. À tel point qu'en 1926, des Parisiens s'en prirent à des touristes américains (il s'ensuivit une petite émeute mais la police restaura l'ordre rapidement). L'implication d'aviateurs américains dans la guerre du Rif en 1925 contribua à amplifier les tensions entre les gouvernements français et américain. Le 28 septembre 1925, le secrétaire d'État Frank Kellogg avertit le gouvernement marocain que les mercenaires violaient les statuts américains en combattant une puissance qui n'était pas en guerre contre leur pays. Ces statuts déclaraient que les personnes enrôlées dans des forces étrangères étaient coupables d'une grave infraction punissable d'une amende de 1 000 dollars et d'une peine d'emprisonnement d'au moins trois ans. Aussi, le consul général des États-Unis à Tanger notifia, par le biais du ministère des Affaires étrangères, que ces aviateurs enfreignaient ainsi les lois américaines. Les médias américains, notamment les journaux, étaient tout aussi opposés à l'implication de pilotes mercenaires américains, que le gouvernement des États-Unis.
- 16 Le *Literary Digest* titrait en une : « Les bombes américaines et les bébés rifains ». Le *Pittsburg Post* s'interrogeait « Pourquoi vont-ils se battre en première ligne contre les Rifains ? Les États-Unis n'ont aucune querelle avec ces tribus berbères, dont la seule offense envers la France et l'Espagne est qu'ils tentent d'expulser des usurpateurs étrangers de leurs terres. » Plus loin, l'éditorial poursuivait : « Il y aurait eu quelque chose de chevaleresque à voler au secours de ces montagnards arabes qui luttent pour leur liberté envers et contre tout ; mais il n'y a rien de galant ni de chevaleresque dans des pluies de bombes déversées sur des villages sans défense. C'est à proprement parler un sale boulot. » Un éditorial du *New York Sun* disait : « L'Américain moyen

ressent que le peuple rifain est valeureux et attaché plus que tout à sa liberté. » La grande majorité des Américains qui suivait le conflit était du côté des Rifains. Dans leur esprit, les troupes françaises se comportaient en bandits.

- 17 Les critiques les plus acerbes contre les aviateurs mercenaires vinrent sans doute du *Christian Century*. Ce journal releva avec horreur un certain enthousiasme contenu dans les dépêches en provenance du Maroc. Un éditorial publia : « *Ces soldats américains de fortune n'ont pas d'autres prétextes que l'exaltation de la chasse à l'homme. C'est un sport royal et le fait que ces femmes et ces enfants qui ont eu la malchance de naître dans ces villages rifains en soient les victimes n'a pas plus de signification pour eux que la mort de lapins au cours d'une chasse.* » Les aviateurs américains au Maroc assuraient de leur côté que leur conduite était parfaitement correcte tant du point de vue légal que moral. D'après le *New York Herald Tribune*, reprenant une interview du lieutenant-colonel Charles Kerwood, le journal soutenait que l'escadrille américaine n'avait jamais reçu le moindre avertissement officiel disant que ses activités étaient contraires à la politique du gouvernement américain. Contrairement au lieutenant-colonel Kerwood qui, lui, certifiait que l'escadrille avait reçu des assurances constantes sur sa participation à la campagne marocaine. Il affirmait aussi que l'ambassadeur des États-Unis Herrick avait envoyé aux aviateurs américains un message disant que s'il avait été plus jeune, il aurait été heureux de se joindre à leur action. Ce dernier était donc en total désaccord avec la politique pacifique et isolationniste du secrétaire d'État Kellogg et du président Coolidge. C'est plus à cause de l'opinion publique négative aux États-Unis à propos de ces mercenaires que la présence et les actions de l'escadrille chérifienne devinrent de plus en plus controversées. On peut imaginer l'embarras du gouvernement français face à une telle prise de position du peuple et des élites américaines en ce qui concernait l'escadrille chérifienne. Les relations tendues entre les États-Unis et la France s'améliorèrent après la fin de la guerre du Rif. Cela fut visible au niveau officiel à travers le pacte conclu entre le secrétaire d'État américain Kellogg et le ministre des Affaires étrangères français Aristide Briand. Connu sous le nom de pacte Briand-Kellogg, il consacrait la tentative de rendre la guerre illicite. Au niveau populaire, l'amitié franco-américaine se trouva renforcée par la réception donnée par le peuple parisien à la suite de l'arrivée de Charles Lindbergh après sa traversée de l'Atlantique en aéroplane en 1927.

Les missions de l'escadrille américaine

- 18 Les pilotes américains accomplirent une centaine de missions entre le mois d'août et la fin du mois d'octobre, début de la mauvaise saison. Les Américains volaient à bord du chasseur bombardier biplan de Breguet. Le colonel Sweeny commandait l'unité mais le lieutenant-colonel Kerwood en était le porte-parole. Le journaliste américain qui accompagnait le groupe, Carl von Weigand, fut probablement celui qui écrivit les fameuses dépêches dénoncées par *Christian Century*. Sa tentative de créer un courant favorable au groupe, échoua clairement. D'après une note rédigée par l'état-major français, 20 000 francs furent accordés à l'escadrille pour financer la propagande (les termes de « *fonds de propagande* » sont employés dans le document). Comme on l'a vu, cette opération d'information ne fut pas un succès. Quand l'escadrille arriva au Maroc, il y avait neuf officiers et sept sous-officiers. Un colonel français (non nommé) fut affecté à l'escadrille en tant que co-commandant. Les Français fournirent le personnel technique et logistique, soit neuf sous-officiers et cinquante engagés. Le sultan du Maroc procura les

uniformes aux Américains et solda également les personnels de l'escadrille. L'escadron disposait de sept appareils, ce qui était moins que les dix appareils habituels d'une escadrille française type du 37^e régiment d'aviation du Maroc. Ce régiment d'aviation fournit les camions, les motos, les bicyclettes, etc.

- 19 Les missions d'interdiction, ISR et CAS de l'escadrille américaine étaient souvent effectuées à basse altitude à des vitesses de 80 à 100 miles à l'heure. Les Rifains ayant une défense anti-aérienne très efficace, ils avaient déjà abattu plus de vingt appareils français avant l'arrivée des Américains. Mais d'autres dangers existaient : le terrain montagneux était traître, les cartes disponibles peu précises, aussi un nouveau pilote sur le théâtre pouvait-il facilement se perdre. Ajoutons à cela le temps hasardeux, en raison de quoi les Français interrompaient leurs opérations de vols en novembre, date à laquelle l'escadrille retrouvait ses bases d'hiver. L'épuisement était le problème principal des pilotes américains qui effectuaient parfois cinq missions par jour. Le lieutenant-colonel Kerwood reconnut que la majorité des opérations eurent lieu contre des soldats rifains concentrés dans la campagne. Il admit que l'escadrille chérifienne avait bombardé des villages et nombre d'indices permettent d'affirmer que les escadrilles françaises et américaines ont causé des pertes considérables parmi les civils. Il est même prouvé que l'escadrille américaine a bombardé un village qui s'était préalablement rendu. D'après le maréchal Philippe Pétain, elle effectua 350 missions de combat en six semaines et lâcha plus de 40 tonnes de munitions.

La fin de l'escadrille chérifienne

- 20 Quand l'escadrille américaine fut envoyée au Maroc, l'armée française connaissait des problèmes d'effectifs. Des dizaines de milliers de renforts des armées métropolitaine et coloniale arrivèrent alors en même temps que les Américains. En août 1925, Pétain arrangea une alliance militaire avec le dictateur militaire espagnol Primo de Rivera et en septembre, plus de 300 000 soldats français et espagnols déclenchèrent deux attaques en mouvement de tenaille à partir du nord et du sud contre les forces d'Abd el-Krim. Ces attaques comprenaient un assaut amphibie à grande échelle dans la baie de al Hoceimas, à proximité de la capitale d'Abd el-Krim. L'armée de Krim fut bientôt décimée et ce qui en restait se retira dans les parties les plus inaccessibles des montagnes de l'Atlas. Des actes de guérilla se poursuivirent cependant jusqu'en mai 1926.
- 21 En novembre 1925, alors que toute l'aviation s'était retirée dans ses bases d'hiver, plus aucune raison opérationnelle ne justifiait le maintien de l'escadrille américaine. À cela s'ajoutait le fait que ni le maréchal Pétain ni le colonel Armengaud, commandant le 37^e régiment d'aviation et de la quasi-totalité de l'aviation du Maroc, n'approuvaient cet escadron mercenaire. Les éditoriaux négatifs de la presse américaine démontraient que l'un des objectifs, en l'occurrence la campagne de propagande profrançaise, n'avait pas été atteint. De plus, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères Frank Kellogg était opposé à l'existence de cette unité. Le principal soutien de l'escadrille, le président du Conseil Paul Painlevé, vit son gouvernement tomber en novembre. Il n'y avait donc plus aucune raison sensée de renouveler le contrat des mercenaires américains.
- 22 En décembre 1925, les aviateurs américains rentrèrent à Paris. Ils furent invités au club américain par son président, Percy Peilotti, qui souhaitait les mettre à l'honneur. Le lieutenant-colonel Kerwood raconta : « *On nous demanda de venir à ce déjeuner en uniforme,*

mais nous refusâmes parce que nous n'avions plus le droit de le porter. Nous n'étions rien. Nous étions juste des Américains, et seulement des hommes ordinaires désormais. » Peilotti condamna les propos qu'avait tenus Kellogg disant que l'escadrille violait les statuts américains et porta un toast aux aviateurs controversés en s'écriant : « *En tant qu'amis de la France, nous vous sommes reconnaissants, en tant qu'Américains, nous sommes fiers de vous.* » Ces propos ne reflétaient qu'une très petite minorité de l'opinion.

Conclusion

- 23 Le *zeitgeist* des années 1920 peut-être considéré comme l'implication américaine au Maroc. L'opinion du capitaine Willoughby qui voyait dans cette guerre un effort de maintenir la suprématie de l'homme blanc en Afrique, l'isolationnisme et la révolusion pour la guerre de l'Administration Coolidge ainsi que l'attitude américaine populaire soutenant le vaincu (Abd el-Krim) représentaient des points de vue fondamentalement contradictoires. Ni les Français ni les Américains ne retirèrent de leçons de cette campagne. Cependant, les aviateurs français acquirent une expérience importante dans les missions CAS ou d'interdiction, mais en oublièrent les enseignements et allaient se montrer déficients dans ces domaines en 1940.
- 24 Alors que la guerre du Rif atteignait son point culminant, les leaders européens tels que Aristide Briand, Gustave Stresemann, Benito Mussolini et Austen Chamberlain se rencontraient à Locarno en Italie. Là, les Allemands quittaient leur position de proscrits de l'Europe et les tensions en Europe continentale en étaient atténuées. Les Américains furent notoirement absents de cette rencontre cruciale. Dans le sillage de Locarno, les États-Unis et la France allaient signer le traité Briand-Kellogg visant à rendre la guerre illégale. Tout cela allait cependant changer sept ans plus tard avec l'avènement d'Adolphe Hitler, mais les Français, sous le commandement du général Charles Noguès, combattaient toujours les rebelles marocains. Cependant à la différence de ce qui se fit pendant la guerre du Rif, ce dernier ne fit pas appel aux Américains pour soumettre ce peuple tenace.

BIBLIOGRAPHIE

La plus grande partie de cet article a été rédigée à partir des archives du Service historique de la Défense, département de l'armée de Terre, carton 3 H 105 et département de l'armée de l'Air, carton 2 C 35. La presse écrite a également été consultée ainsi que la bibliographie suivante :

ADAMTHWAITE Anthony, *Grandeur and Misery: France's Bid for Power in Europe, 1914-1940*, New York, Hodder Arnold, 1995.

DOISE Jean et VAISSE Maurice, *Politique étrangère de la France. Diplomatie et Outil Militaire, 1871-1991*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.

HOISINGTON William, *Lyauty and the French Conquest of Morocco*, New York, St Martin's Press, 1995.

MCDUGALL Walter, *France's Rhineland Diplomacy, 1914-1924. The last Bid for a Balance of Power in Europe*, Princeton, Princeton University Press, 1978.

PEDRONCINI Guy, *Pétain, Le Soldat, 1914-1940*, Paris, Perrin, 1998

WOOLMAN David, *Rebels in the Rif Abd el-Krim and the Rif Rebellion*, Stanford, Stanford University Press, 1968.

NOTES

1. En français dans le texte.
 2. En français dans le texte.
-

RÉSUMÉS

Cet article met en lumière le rôle des Américains dans la guerre du Rif, tant comme observateurs que comme acteurs. Le capitaine Charles Willoughby, officier de renseignement de l'armée américaine, a étudié la rébellion et a tenté, à travers l'analyse réalisée de tirer un certain nombre de leçons de ce conflit. Parallèlement et contrairement aux souhaits du département d'État américain, des aviateurs américains ont servi au Maroc comme mercenaires. Au cours de l'été 1925, le gouvernement français a utilisé les pilotes américains afin de pallier les manques de l'armée de l'Air française. Mais pendant que les pilotes américains montraient leur efficacité au Maroc, les autorités de la population américaine s'opposaient à leur engagement. En dépit des progrès stratégiques réalisés au Maroc, la réaction négative de l'opinion publique américaine continuait de militer en faveur d'un retrait de l'escadrille chérifienne. Les militaires français ont tiré différentes leçons de l'engagement américain, ce qui a contribué à l'amélioration des relations franco-américaines. En dépit des raisons coloniales qui ont motivé cette guerre.

Americans in the Rif Rebellion. This paper examines the role of Americans in the Rif Rebellion as an observer and as operators. Captain Charles Willoughby of US Army Intelligence studied the rebellion in an official capacity and tried to analyze the conflict for lessons learned. The American mercenary aviators served in Morocco contrary to the wishes of the US State Department. In the summer of 1925, the French government brought in the American aviators because of a shortage of personnel in French military aviation and to hopefully improve Franco-American relations. While the American aviators performed well in Morocco, Americans at official and popular levels were opposed to American mercenaries in Morocco. A wide variety of forces from the improvement of the strategic situation in Morocco to bad American public reaction militated against the continued existence of the *Escadrille Cherifienne*. The French military learned little practical from this campaign and Franco-American relations were not severely harmed. One could argue that the variety of conflicting reactions of this campaign, illustrated a range of views on colonial warfare.

INDEX

Mots-clés : Etats-Unis, Rif

AUTEURS

WILLIAM DEAN

Il est titulaire d'un BA en histoire, d'un MA et d'un Phd en histoire militaire et diplomatique européenne (University of Chicago). Il a enseigné dans les universités Roosevelt et DePaul et a été le directeur du programme « Peace, war and Diplomacy » à l'université de Norwich. William Dean est aussi professeur associé d'histoire militaire comparée à l'*US Air force air Command and Staff college* (Alabama).